Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 50 (1905)
Heft: 12

Artikel: Le problème de Sedan [fin]
Autor: Feyler, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-338339

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PROBLÈME DE SEDAN

(FIN)

La percée sur Carignan.

Au cas où les mouvements ordonnés par le général Ducrot n'auraient reçu aucun commencement d'exécution, l'armée française aurait-elle pu, comme l'a prétendu le général de Wimpffen, percer sur Carignan ? Telle est la seconde question à résoudre.

A première vue, et réserve faite des moyens de réalisation, l'idée de percer sur Carignan paraît au moins contestable. Quel eut été le résultat ?

Se retirer sur Mezières s'explique. En cas de réussite, on était certain de conserver une armée à la France, une armée relativement solide, apte dans tous les cas à servir de noyau aux nouvelles levées, et à l'aide de laquelle non-seulement il restait possible de fournir une résistance vigoureuse et d'empêcher l'investissement de Paris, mais de préparer une ultérieure reprise d'offensive. Une fois Mezières atteint, l'armée assurée de ses communications recouvrait la liberté de ses mouvements et reprenait du champ pour de nouvelles manœuvres.

Rien de pareil dans l'hypothèse de la marche sur Carignan. En se dirigeant de ce côté-là, l'armée de Châlons, quoiqu'on en ait dit, s'emparait moins des communications de l'adversaire qu'elle ne lui livrait les siennes. Elle aurait eu à dos la III^me^ armée et celle de la Meuse, en face les corps qu'il était loisible au prince Frédéric-Charles de lui opposer depuis Metz. Précédemment déjà, au début de la manœuvre qui devait aboutir à Sedan, deux de ces corps avaient été détachés pour coopérer avec les III^me^ et IV^me^ armées. Les circonstances avaient rendu leur concours inutile, mais rien n'empêchait d'y recourir de nouveau. Se heurtant à cette barrière de 60,000 hommes moins éprouvés qu'elle, poursuivis par les 200,000 des princes royaux de Saxe et de Prusse, l'armée de Châlons était irrémédiable-

ment condamnée. Elle aurait subi vers Montmédy le désastre qu'elle subit à Sedan.

Encore faut-il examiner si, au moment où le général de Wimpffen aurait pu prendre le commandement, soit vers 7 h. 15 du matin, la percée sur Carignan était possible, de quelle façon il eut fallu s'y prendre pour l'exécuter et dans quel état cet effort aurait laissé l'armée de Châlons.

Si l'on résume l'ouvrage du grand Etat-major prussien, on constate qu'entre huit et neuf heures du matin, moment auquel nous admettons qu'auraient commencé ces mouvements, — à supposer qu'une heure eut suffi pour arrêter les ordres, les dicter, et les transmettre, — la situation de l'aile droite allemande était la suivante :

Le Ier corps bavarois, qui s'était engagé le premier, avait deux brigades à Bazeilles ; la troisième atteignait les pentes du nord de la vallée de la Meuse, entre Bazeilles et La Moncelle ; la quatrième était sur la rivière, vers le pont de campagne, entre Remilly et Bazeilles.

A droite des Bavarois, la 24e division du XIIme corps était engagée de Daigny à La Moncelle ; la 23e, entre la Meuse et le Chiers, n'avait pas encore atteint Daigny. Sur les hauteurs de La Moncelle deux batteries bavaroises et dix batteries saxonnes avaient ouvert ou allaient ouvrir le feu.

Plus à droite, la tête du corps de la Garde se trouvait à Villers-Cernay.

Le IVme corps et le IIme bavarois étaient encore sur la rive gauche de la Meuse, savoir la 7e division en marche sur Mairy, la 8e et l'artillerie de corps en marche sur Remilly, le IIme corps bavarois entre Haraucourt et Wadelincourt. (V. les pl. XIX, livr. de juillet et XXXI, octobre.)

On ne peut croire que les Français eussent simplement dirigé leur offensive contre les Bavarois, dans le bas-fonds de la Meuse. Ce serait interpréter trop à la lettre les intentions du général de Wimpffen quand il dit, comme on le verra plus loin, qu'il voulait jeter les Bavarois à la rivière. Un tel mouvement eut abouti à pousser l'armée française dans un couloir, avec, à sa gauche, sur les hauteurs de Francheval, le corps prussien de la Garde et partie du XIIe, à sa droite, sur les hauteurs de Remilly, le IVe, appuyé par le IIe bavarois.

C'est par le 1er corps français, semble-t-il, marchant sur Vil-

lers-Cernay-Francheval, que l'offensive aurait dû être prise, afin de se rendre maître des hauteurs de la rive droite de la Meuse et du Chiers. Elle se serait alors heurtée, non aux Bavarois, contre lesquels aurait agi le 12e corps, mais contre la Garde, puis les Saxons, et sans doute, à partie des troupes du IVme corps venant à la rescousse. Qu'en serait-il résulté? A supposer un succès momentané, il n'eut pas été obtenu sans pertes. Ça n'aurait pas été une entreprise si simple, en effet, que de traverser le ravin assez encaissé de la Givonne, gravir les côtes de la rive gauche et enlever les lisières des bois qui les couronnent et qui, pour la plupart, offrent à une défensive de favorables champs de tir.

N'oublions pas non plus que les Français avaient à lutter à trois corps d'armée contre cinq, avec une artillerie inférieure tant par sa portée que par la qualité de ses projectiles. Le 7e corps, aurait eu assez à faire à s'opposer au débouché devant Floing et St-Menges, de l'aile gauche allemande. Selon toute probabilité, cette dernière l'aurait débordé par Fleigneux plus vite encore que cela n'a été le cas, puisqu'il n'aurait plus disposé vers le calvaire d'Illy de l'appui de troupes du Ier corps, occupées, dans notre hypothèse, sur le front offensif. La situation eut été fort compromise. [1]

Si donc l'armée de Châlons eut finalement repris le chemin de Carignan, c'eut été sérieusement entamée, avec l'ennemi sur les talons et la perspective d'être de nouveau, à bref délai, entre deux feux.

Mais ce sont là de simples hypothèses. En multipliant les suppositions il n'est pas de bataille perdue qui ne puisse être gagnée. Or, les nôtres ne sauraient même trouver leur fondement dans une intention un peu précise manifestée par le géné-

[1] M. Duquet *(La Victoire de Sedan*, p. 230), admet qu'il aurait fallu, au préalable, faire garnir Le Hatoy d'artillerie, St-Menges, Fleigneux et Illy par le 7e corps.

Il est certain que la situation eut été ainsi préférable pour les Français sans leur procurer néanmoins les chances de la victoire. Tout d'abord le front à garder pour le 7e corps eut été très considérable. Le général Douay l'avait occupé d'abord, le 31 août ; mais l'estimant trop étendu pour son effectif, il se retira sur la seconde ligne de hauteurs.

Admettant cependant que le 7e corps pu tenir, il n'eut plus été possible pour le général de Winpffen de prélever sur ce corps d'armée, comme il le fit, trois brigades sur six pour entretenir la bataille à l'est et au nord. Or, comme on le verra plus loin, même avec l'apport de ces brigades, Winpffen ne put réaliser ses désirs d'offensive.

ral de Wimpffen. Cet officier a-t-il jamais su exactement ce qu'il voulait ?

A le lire, on en peut douter. Dans son volume *Sedan*, il a émis plusieurs opinions successives et contradictoires.

Il commence par rejeter comme indigne l'idée de la retraite sur la Belgique, possible *avant huit heures* par la route de Bouillon :

Ne valait-il pas mieux, écrit-il, après avoir cherché à gagner une bataille défensive tenter une surprise, par un retour offensif et général sur les corps bavarois, les plus maltraités de l'armée allemande, et les forcer à nous laisser reprendre la route de Carignan que les mouvements opérés contre nous avaient dégarnie de troupes ennemies ? Telle a été ma pensée, et je suis convaincu que j'étais dans le vrai, en manœuvrant pour atteindre ce but[1].

Un peu plus haut déjà, énumérant les routes qui pouvaient servir de ligne de retraite, il avait dit : « La route de Sedan à Carignan, sur la rive droite de la Meuse, occupée par le IIe corps bavarois, et par qui commença l'attaque de l'ennemi, mais qui, j'en ai la conviction, *pouvait être franchie de deux heures à quatre heures, vu la fatigue des Bavarois à ce moment de la bataille*[2].

Ainsi, d'après ce premier plan, le général de Wimpffen aurait résolu de combattre sur place, de mener une bataille défensive puis, escomptant la fatigue de l'assaillant, de contre-attaquer par la vallée et de filer sur Carignan.

« Malheureusement, explique-t-il, le mouvement de retraite prescrit par le général Ducrot eut naturellement pour conséquence immédiate de faire abandonner au 12e corps les hauteurs de Bazeilles où le général Lebrun se maintenait énergiquement, et au 1er corps les hauteurs au-dessus de Givonne.

Il était difficile de reprendre ces fortes positions, sur lesquelles l'ennemi s'établissait. »

Ceci est manifestement faux. Tous les récits s'accordent à reconnaître que seuls les échelons d'arrière eurent le temps de commencer la retraite et nullement l'avant-ligne. L'avant-ligne resta sur ses positions ; et ce n'est qu'entre dix et onze heures du matin que les tirailleurs allemands couronnèrent, devant le 12e corps, entre Bazeilles et Balan, la crête cote 635 et que devant le 1er, la tête de la Garde atteignit non pas les hauteurs de Givonne mais le village de Givonne, au pied de ces hauteurs.

[1] *Sedan*, p. 162.

[2] Sedan, p. 157.

Haybes situé également dans le bas-fonds, en aval, n'était pas encore occupé.

On peut du reste admettre que si, comme le prétend le général de Wimpffen, les positions des 12e et 1er corps avaient été abandonnées avant neuf heures, cette retraite aurait été accompagnée d'une avance correspondante de l'assaillant, ce que mentionnerait l'ouvrage du grand Etat-major. Or, cet ouvrage ne relève rien de pareil ; il dit simplement : « Vers huit heures, le feu de l'adversaire s'était un peu ralenti ; mais il ne tardait pas à reprendre avec une grande violence contre les troupes allemandes embusquées dans la vallée de la Givonne. En même temps, — il pouvait être alors neuf heures et demie, — des masses d'infanterie ennemie passaient de Bazeilles sur La Moncelle[1]. »

C'était la division Lacretelle. Elle avait reçu l'ordre de faciliter la retraite ordonnée par Ducrot et, à cet effet, « déployée à gauche, elle prononçait sur La Moncelle un retour offensif, soutenu de Bazeilles par les fractions de la division Vassoigne encore en formation serrée. »

Continuant l'exposé des opérations entre huit et neuf heures, l'Etat-major prussien écrit encore :

> ... Quelques fractions de la division Vassoigne déjà rappelées de Bazeilles y rentraient également, et comme, par suite des ordres du général Ducrot, d'autres troupes de cette division agissaient offensivement auprès de Bazeilles et sur La Moncelle, de concert avec la division Lacretelle, il en résultait, vers neuf heures du matin, un mouvement général en avant, dans la direction du 1er corps bavarois et des troupes saxonnes qui, entre-temps, s'étaient déployées sur sa droite[2].

Cette contre-attaque eut un succès momentané, puisqu'elle contraignit l'artillerie saxonne à chercher une position plus en arrière.

De ces renseignements, il ressort que non seulement l'avant-ligne française n'avait pas encore abandonné ses positions au moment de la prise de commandement du général de Wimpffen, mais qu'au contraire, pour couvrir la retraite des échelons d'arrière et se donner du champ en vue de sa propre retraite, elle prononçait un mouvement offensif.

Ainsi, rien n'aurait empêché le général de Wimpfen d'exécu-

[1] *La guerre franco-allemande de 1870-71*, II. 1105.

[2] Id. II. 1107.

ter son plan, si ce plan avait été réalisable. En fait, il appela à l'aile droite, soit sur le front Est tout ce qu'il lui fut possible d'y appeler : du 5e corps, la division Goze et une brigade de la division de l'Abadie; du 7e, la division Dumont. Il ne resta au général Douay, sur le front ouest, que deux divisions. Partie des troupes portées en soutien des 1er et 12e corps ne purent même pas gagner leurs postes. Les vicissitudes de la bataille les désorganisèrent en cours de cheminement.

Le général de Wimpfen place entre deux et quatre heures le moment où il estime possible la percée sur Carignan. Il faut réellement qu'il ait vu bien peu de chose de la bataille, et que dans les mois qui se placent entre celle-ci et la publication de sa brochure, il se soit bien mal renseigné et l'ait étudiée bien superficiellement pour soutenir pareille opinion. A deux heures, la déroute de l'armée française avait commencé. La grande partie des troupes du 12e corps s'étaient réfugiées dans la forteresse. Le reste avait reculé entre Balan et Sedan. Plus au nord, entre Daigny et Haybes, des fractions du 1er corps et la division Goze du 5e tentaient vainement de rejeter dans la vallée de la Givonne les Saxons qui escaladaient les crêtes de la rive droite. Plus au nord encore, le bois de la Garenne était violemment bombardé par l'artillerie de la Garde qui croisait ses feux avec les batteries des Ve et XIe corps en action en avant de Fleigneux. Le calvaire d'Illy était aux mains de l'infanterie du XIe corps. Les troupes du général Douay, rompues sur toute la ligne, refluaient sur Sedan.

Il ne pouvait plus être question d'un mouvement d'ensemble sur aucun point quelconque du champ de bataille. C'est si vrai que, malgré son effort, le général de Wimpffen ne put l'organiser. A une heure de l'après-midi, il avait envoyé au général Douay l'ordre suivant :

Je me décide à percer l'ennemi pour aller à Carignan prendre la direction de Montmédy. Je vous charge de couvrir la retraite. Ralliez à vous les troupes qui sont dans les bois.

« Je lui répondis, écrit le général Douay dans son rapport, que dans l'état où j'étais, avec trois brigades seulement, sans artillerie, presque sans munitions, tout ce que je pouvais faire était de me retirer, sans déroute, du champ de bataille. »

En fait, le général de Wimpffen ne parvint pas à réunir plus

de 5 à 6000 hommes du 12e corps, avec lesquels il put rentrer en instant à Balan, mais pour en être chassé de nouveau quelques instants après, cette fois-ci définitivement.

Le général de Wimpffen s'est beaucoup plaint de ses camarades, de ses sous-ordres, de l'Empereur. Il rejette sur eux toute la responsabilité de son échec. C'est à tort. Son plan ne pouvait aboutir : premièrement parce que la conception ne s'en est à aucun moment imposée avec netteté à son esprit ; secondement parce qu'au moment où il prétendit le réaliser, la bataille, comme nous venons de voir, était perdue.

Il est curieux de constater que les indécisions du général de Wimpffen sur la meilleure mesure à adopter n'étaient pas encore levées au moment où il écrivit sa brochure. A peine a-t-il exposé le plan que nous venons d'examiner et qu'il appelle « sa pensée » — bataille défensive suivie d'un retour offensif sur les Bavarois afin de percer sur Carignan, — qu'il se contredit :

> ... Ma conviction étant que l'opération de retraite par Illy offrait une prompte défaite, j'ordonnai au contraire un mouvement offensif vigoureux en avant sur notre droite. J'espérais pouvoir écraser la gauche de l'ennemi formée des deux corps bavarois, puis les ayant battus et jetés à la Meuse, revenir avec les 12e et 1er corps vers les 5e et 7e pour combattre avec toute l'armée réunie, l'aile droite des Allemands[1].

Nous voilà bien loin de la bataille défensive de tout à l'heure. C'est au contraire l'offensive partout que le général préconise maintenant ; d'abord avec la moitié de l'armée contre les Bavarois, puis avec l'armée entière contre les Prussiens des XIe et Ve corps. Le général de Wimpffen ne paraît pas même admettre qu'une partie au moins de son monde lui restera nécessaire pour contenir la Garde et les Saxons qui opèrent par leur droite ; cet ennemi-là, il l'ignore. Ducrot n'en voyait pas d'autre ; Wimpffen ne voit que les Bavarois.

C'est ce nouveau plan nettement offensif qu'il expose à l'empereur quand il le rencontra sur le champ de bataille à 10 h. du matin.

— « Nous allons d'abord nous occuper de jeter les Bavarois à la Meuse, lui dit-il, puis avec toutes nos troupes, nous ferons face à notre nouvel ennemi (XIe et Ve corps). »

[1] Sedan, p. 163.

Mais aussitôt après, il change une troisième fois de sentiment :

Si nous parvenons à culbuter les Bavarois, peut-être, me disais-je, pourrons-nous nous maintenir jusqu'à la nuit [1].

Ce plan est plus fugitif encore que le précédent. Les généraux Ducrot et Lebrun arrivant à l'ordre à 10 h. 1/4, voici l'indication qu'il leur donne :

Je ne laissais pas ignorer à ces deux officiers généraux que si nous ne pouvions nous maintenir victorieusement sur le terrain, en gagnant une bataille défensive, il ne nous resterait plus d'autre ressource que de nous ouvrir un passage sanglant, dans la direction de l'Est, sur Carignan et Montmédy [2].

Ainsi Wimpffen voulut :

A 9 heures du matin, une bataille défensive suivie d'un retour offensif sur les Bavarois ;

A 10 heures, une offensive contre les Bavarois suivie d'une seconde offensive contre les Prussiens de l'aile gauche ;

A 10 h. 05, une offensive contre les Bavarois, en vue de maintenir ses positions jusqu'à la nuit ;

A 10 h. 15, une défensive victorieuse afin de conserver le terrain, la percée sur Carignan n'étant plus qu'une ultime ressource.

Tout cela est incohérent. Le général de Wimpffen a voulu trop de choses pour avoir su ce qu'il voulait. Le résultat de tant d'indécision, si la partie n'avait pas été jouée au moment où il prit le commandement, ne pouvait être que la défaite et la capitulation.

Wimpffen a vu moins juste encore que son camarade Ducrot. Le plan de ce dernier ne pouvait plus aboutir le 1er septembre, dès 7 heures du matin, mais au moins, en théorie, répondait-il à la situation générale. En outre, une fois résolu, des mesures d'exécution furent prises que seule l'intervention d'une volonté étrangère empêcha de pousser plus loin.

Au contraire, la marche sur Carignan ne répondait plus à la situation générale et son exécution fut encore entravée par l'hésitation sur le choix des moyens. A lire le général de Wimpffen, il semble se considérer comme l'homme indispensable,

[1] Sedan, p. 164.

[2] Sedan, p. 165.

seul capable de relever la France de ses malheurs[1]. En réalité, il a témoigné d'une grande insuffisance dans l'exercice du commandement en chef.

Sa faute principale, celle qui a entraîné toutes les autres, est d'avoir assumé le commandement. Il ignorait tout de l'armée où il arrivait ; il ne connaissait pas les circonstances qui l'avaient conduite à Sedan ; il ne savait ce qu'elle y faisait : « L'empereur ni le maréchal, écrit-il, ne m'exposèrent leur plan de campagne; le premier ignorait sans doute ce que pensait exécuter le commandant en chef, et celui-ci me paraît encore aujourd'hui n'avoir pas bien connu alors, l'état de son armée ni celui des forces ennemies. »

Et ailleurs : « Je ne pouvais comprendre la situation singulière et toute exceptionnelle qui m'était faite par le maréchal. En effet le duc de Magenta me sachant le plus ancien divisionnaire de l'armée, connaissant sans doute la décision du ministre à mon égard, ne devait-il pas me mettre au courant du plan général adopté, me faire connaître nos ressources, le fort et le faible des choses? »

1 A Paris, sollicitant son envoi à l'armée de Chalons, il dit au comte de Palikao qui se plaignait des indécisions de Mac-Mahon :

« Puisqu'il en est ainsi, raison de plus pour m'envoyer à son armée ; j'y apporterai la hardiesse, la décision que voulez bien me reconnaître. »

A l'empereur, il dit :

« Je regrette, Sire, de n'arriver qu'après de trop nombreux désastres, mais vous pouvez compter sur tout ce que je possède d'énergie et de savoir pour aider à les réparer.

Se rendant à l'armée et passant par Soisson, il croit devoir lancer aux habitants, auprès desquels il n'est chargé cependant d'aucune mission, une proclamation dont voici le début :

« Habitants du département de l'Aisne,

« Un de vos enfants arrivé hier à Paris, venant du fond de l'Algérie, ne s'accorde même pas la satisfaction de voir sa famille avant d'aller à l'ennemi. »

A chaque page on retrouve le besoin de se mettre en évidence et le contentement de soi-même. Ces sentiments sont accentués encore par les critiques qu'il adresse continuellement à autrui, à ses camarades qui lui auraient marqué leur mauvaise volonté, aux officiers de l'état-major qui auraient déserté leur devoir, au maréchal qui l'aurait reçu froidement, à l'empereur lui-même qui ne le seconda pas. Tout le monde est responsable sauf lui qui repousse toute responsabilité; et à l'heure où la défaite devient imminente il n'a d'autre conclusion à tirer que celle-ci :

« Oh! combien je regrettai alors de n'avoir pas pris le commandement de l'armée aussitôt que je l'avais pu, c'est-à-dire dès que javais appris la blessure du maréchal. Oui, je le dis ici en toute sincérité, si j'ai eu un tort, un seul, pendant cette journée néfaste, c'est de n'avoir pas usé immédiatement de mon droit. Peut-être eût-on pu alors exécuter le plan que notre situation désespérée m'avait inspiré. »

Ainsi, de son propre aveu, le général de Wimpffen n'était au courant de rien, et néanmoins il prétend assumer le commandement en chef pour l'exercice duquel il sait que lui manquent les données essentielles? On n'a pas idée d'une pareille inconscience.

La conséquence a été que placé par les événements dans l'impossibilité de se faire une opinion par un examen personnel, le général de Wimpffen a simplement apporté à l'armée celle du comte de Palikao avec lequel il venait d'avoir une longue conversation. Le comte de Palikao avait décidé la marche sur Metz ; le général de Wimpffen résolut d'exécuter la marche sur Metz, sans même se demander si les circonstances n'avaient pas changé depuis le 21, date du départ de l'armée de Chalons, et surtout depuis la défaite de Beaumont, le 30. Et comme depuis Sedan la route de Metz passe par Carignan et par Montmédy, il songea à percer sur Carignan et sur Montmédy, ne se préoccupant guère de ce qui se passait ailleurs. C'est un exemple de cette passivité du raisonnement dont les généraux français de 1870 ont donné des preuves si nombreuses.

La défaite à Sedan.

Nous sommes arrivés à cette conclusion que dans les moments où Ducrot et Wimpffen auraient voulu réaliser leurs plans, la situation des armées en présence était telle que la réalisation était devenue impossible.

Deux circonstances ajoutaient à cette impossibilité : la démoralisation des troupes françaises ; l'insuffisance du commandement.

La démoralisation des troupes s'était manifestée dès le début. La majeure partie des unités de l'armée de Chalons avait été entraînée dans la retraite qui suivit la bataille de Froeschwiller. Bien que seul le 1er corps avec une division du 7e aient été défaits ce jour-là, la désorganisation s'était étendue au 5e. Les renforts amenés à Chalons pour combler les vides du 1er corps étaient en partie formés de recrues et de jeunes soldats médiocrement encadrés apportant à l'armée tous les inconvénients des levées hâtives et improvisées.

Le 7e corps avait eu sa 1re division à Froeschwiller. La 2e était à Mulhouse lorsqu'elle apprit le résultat de la bataille.

Prise de panique à la suite de fausses nouvelles lui annonçant l'approche de l'ennemi, elle se mit précipitamment en retraite sur Belfort où elle arriva dans un complet désordre. Elle fut transportée de là par voie ferrée à Chalons, ainsi que la 3e qui avait été rassemblée à Lyon.

Quant au 12e corps, c'était un assemblage d'éléments disparates : à côté d'une division d'infanterie de marine, il possédait des fractions du 6e corps qui n'avaient pu rejoindre Metz, leur place de rassemblement, et des régiments de marche de très insuffisante valeur. Les hommes de ces derniers ne savaient même pas tirer ; ils ignoraient les notions élémentaires de l'instruction militaire. « Durant la marche dans la direction de Mouzon, dit le journal de la 2e division, et pendant les séjours à Reims et à Rethel, tous les moments dont on a pu disposer furent consacrés aux exercices et aux théories, afin de hâter autant que possible l'instruction militaire. »

Ainsi, à côté de bons éléments, l'armée de Chalons en possédait de fort médiocres, causes d'une inévitable faiblesse. Les quatre corps d'armée en témoignèrent chacun pour sa part. Les documents dont la *Revue d'histoire* a commencé la publication dans sa livraison de juillet 1905, et qui nous conduisent jusqu'au 26 août (livraison de novembre), permettront d'en juger. Il suffit d'y glâner.

Avant le départ déjà, des cas d'insubordination se produisirent. Le 21 août, le ministre de la guerre écrit au maréchal de Mac-Mahon : « On me signale de plusieurs côtés des actes de désordre et d'indiscipline, même parmi quelques-unes des troupes du camp de Chalons. J'appelle votre attention sur ces faits, convaincu que vous êtes aussi pénétré que moi de la nécessité *d'arrêter la désorganisation.* »

Ce même jour a eu lieu la première marche : « Elle fut des plus pénibles, écrit le maréchal dans ses Souvenirs inédits. Grand nombre d'hommes de l'infanterie de marine et des régiments de marche restèrent en arrière. »

Les jours suivants, cela va de mal en pis. « L'indiscipline et le désordre prennent des proportions vraiment inquiétantes, dit un ordre du 1er corps, le 24 août. Des officiers ont été insultés, des habitants pillés par des misérables indignes du nom de soldat; un pareil état de chose ne peut durer, il y va du salut et de l'honneur de l'armée. » « Les soldats pillent la paille, les

fruits, dévastent les champs de pommes de terre et ruinent les populations, dit un ordre du 5e corps... Il est indispensable de mettre un terme à ces désordres qui ruinent la discipline... » Au 7e corps : « Les hommes qui abandonnent leurs rangs pour se livrer à la maraude, doivent être flétris... » Capitaine Peloux, *Souvenirs personnels*, le 25 août : « Des scènes de désordres très nombreuses se sont produites dans Betteniville et Juné-ville... » Même date, le général Forgeot au général Susane, directeur de l'artillerie au ministère de la guerre « ...Nos marches sont d'une lenteur désespérante, on arrive au gîte fort tard, ennuyé, fatigué... »

Le général Forgeot n'a que trop raison. Nous avons parlé déjà de la marche du 21 août, de Chalons à Reims. Les mouvements reprennent le 23. L'armée se porte des environs de Reims sur la Suippe. La *Revue d'histoire* écrit : « ...La marche a été mal préparée : de nombreux croisements et encombrements se produisent à la traversée de Reims; des corps entiers attendent pendant plusieurs heures, sous les armes, le moment de commencer leur mouvement...[1] »

La marche s'exécute mieux le 24 août. Au 12e corps cependant, elle est lente et fatiguante. Le 25, ce sera au 5e que l'on aura lieu de se plaindre. La 3e division de ce corps a pris les armes à 1 heure du matin pour ne partir qu'à 2 heures de l'après midi. En douze heures elle a parcouru 10 kilomètres. Le 17e de ligne ne s'est mis en marche qu'à 6 heures du soir, après cinq heures d'attente. Les hommes ne peuvent ni se reposer, ni nettoyer leurs effets, ni faire la soupe. Ils doivent se passer de manger[2]. L'*Historique* du 27e de ligne s'élève « contre l'incurie de l'état-major qui, ne faisant aucune reconnaissance, allonge les routes, fatigue les hommes inutilement en les mettant sur pied deux ou trois heures avant le départ et ne donne aucune heure pour les distributions. » Le journal de marche de la 3e division du 12e corps se plaint de l'heure tardive à laquelle arrivent les ordres de marche pour le jour suivant; les copies ne peuvent être envoyées qu'au milieu de la nuit aux généraux de brigade; les colonels et les troupes à leur commandement les reçoivent plus tard encore. Le 26 août, le 5e corps est coupé par le 12e. « La marche présente le fâcheux spectacle d'un grand

1 *Revue d'hitoire,* livr. d'août 1905, p. 301.

2 *Revue d'histoire,* livr. d'octobre 1905, p. 132.

désordre dans plusieurs parties de la colonne. On ne peut rétablir de l'ensemble... [1] » A leur tour les troupes du 12e corps sont coupées à Amagne par les convois des 5e et 7e, et de nouveau au bas du village d'Ecordal par l'escorte et les bagages de la maison de l'empereur [2].

Le 30 survient la bataille de Beaumont. Le 5e corps, surpris, est mis en déroute. C'est une débandade générale. « un pêle-mêle d'hommes, de chevaux, de voitures, courant à travers champs, comme affolés », raconte un témoin oculaire, le prince Bibesco. Certaines fractions des autres corps sont entraînées dans le désastre. Le général de Wimpffen qui rejoignait l'armée ce jour-là, arrive à Amblimont au milieu de troupes en fuite qu'il s'efforce de rallier.

Je ne tardai pas à avoir là sous mon commandement le 27e de ligne du 5e corps, le 99e du 7e, le 58e du 12e et quelques régiments de cavalerie de la division Ameil du 7e corps. En outre, quelques centaines d'hommes appartenant à divers régiments du 1er corps se joignirent à ces troupes... Tous ces malheureux mourraient de faim, nulle distribution n'ayant été faite. Ils demandaient à grands cris du pain [3].

Les derniers débris du 5e corps n'arrivèrent à Sedan qu'à 4 heures du matin, le 31. Ce corps a été accompagné dans sa débâcle par une partie du 12e venu à son secours. La majeure partie du 7e n'a pas donné, et est arrivée à Sedan, le 30 au soir, mais harrassée. « Hommes et chevaux étaient brisés par la fatigue, la faim, le froid... Les chevaux faisaient pitié ; ils se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient. Quant aux hommes, la lassitude en était arrivée à ce point, qu'à peine assis, les plus énergiques succombaient au sommeil [4]... » Le 1er corps est encore le plus valide ; mais certaines de ses unités n'atteindront Sedan que tard dans la soirée du 31, à jeun... « Les derniers corps arrivèrent sur leurs emplacements seulement à 11 h. du soir et ne purent recevoir aucune distritution, notamment la 4e division [5]. » Déjà la veille, cette division n'avait pas reçu ses vivres.

C'étaient là de fâcheux préliminaires pour une bataille qui,

1 *Revue d'histoire,* novembre 1905, p. 343.

2 *Revue d'histoire,* novembre 1905, p. 349.

3 *Sedan,* par le général de Wimpffen, p. 137.

4 *Belfort, Reims, Sedan,* par le prince Bibesco, attaché à l'état-major du général Douay, p. 111.

5 *La journée de Sedan,* par le général Ducrot, p. 102.

dans les conditions stratégiques et tactiques où elle fut livrée, aurait exigé des troupes solides, sûres d'elles-mêmes et confiantes dans leurs chefs.

Malheureusement, ceux-ci ne montraient point la fermeté ni l'esprit d'initiative désirables. Dans toutes les branches du commandement l'incurie et l'imprévoyance se manifestent. Le défaut d'organisation s'est fait sentir déjà dans les mouvements de concentration. Quand l'artillerie des 5e et 7e corps veut débarquer à Reims, rien n'est prêt ; les quais sont insuffisants ; les hommes d'équipe sont en trop petit nombre ; il règne le plus grand désordre. La division de cavalerie du 5e corps d'armée qui, le 23 août, devait se rassembler à Châlons y trouve tout incendié par ordre ou pillé par les troupes de passage. Le 21, la brigade de cavalerie Septeuil était arrivée au camp et avait reçu l'ordre de se mettre à la disposition du général de Bonnemains. Le général de Septeuil constate dans son rapport que du 26 juillet au 21 août, sa brigade a passé successivement, en entier ou en partie, sous les ordres de cinq généraux [1].

Les services administratifs fonctionnent de façon fort irrégulière : les distributions ne se font pas, ou se font mal ; les officiers d'administration ne s'y présentent pas ; le personnel est insuffisant ; les emplacements sont mal choisis, trop éloignés parfois, ou exigus ; toutes les unités envoient toucher à la même heure, d'où désordre, encombrement, perte de temps.

Les fournitures de matériel sont mal ordonnées. Faute de chevaux de transport, par exemple, le maréchal décide de renvoyer à Paris 2 500 000 cartouches d'infanterie et 25 000 coups de canon qui sont en gare de Reims. Le ministre lui répond qu'il lui enverra les chevaux nécessaires : « Ni les voitures, ni les munitions, ni les attelages ne manquent, « il faut seulement savoir où les envoyer ».

La division de cavalerie du 12e corps n'a pas de cartes. Elle les réclame. Le général Lebrun l'informe, le 24 août, qu'il s'est adressé au ministère de la guerre mais n'a reçu encore aucune réponse.

On lit dans les Souvenirs du général Faulte de Vanteaux qui servît pendant la campagne au 49e de ligne :

A peu de distance de la Meuse, le colonel me fit appeler dans la colonne et me dit de me préparer à aller au camp de Châlons dès qu'on sera à sa hauteur,

[1] *Revue d'histoire*, juillet 1905, p. 173.

pour y prendre des couvertures, des souliers, des tentes-abri dont le régiment avait besoin...

J'allais au petit Mourmelon, aux magasins de campement ; on y entrait comme les ânes entrent dans les moulins ; on y pouvait prendre ce qu'on voulait...

Dans la troupe, les erreurs d'acheminement sont fréquentes. Le 21 août, la 2e division du 7e corps atteint tardivement son campement par suite d'une fausse direction. Dans la 3e division, le 89e régiment est campé, par le chef de l'état-major, dans un autre endroit que celui qu'il devrait occuper. Dans le 5e corps, le train de bagages a coupé la colonne et arrêté la marche des troupes. Le 23 août, la division Guyot de Lespart du 5e corps ayant été induite dans une direction trop à gauche, elle entraîne avec elle celles qui marchent à sa suite ; il en est résulté que la colonne du 5e corps est rencontrée et coupée dans les rues de Reims par le 12e Le même jour, la division de cavalerie de ce dernier corps a reçu l'ordre de partir de Reims à 3 h. du matin pour la Neuvillette, sur le canal de l'Aisne. Après être restés pendant deux heures arrêtés sur ce point, les escadrons reçoivent l'ordre de faire demi-tour, de retourner à Reims pour de là marcher sur la Suippe, qu'ils atteignent à 2 h. après-midi. Le 24 août, le 5e corps marche de Pont-Faverger à Rethel. La division Goze prend la tête et ne suivit pas d'abord la bonne direction ce qui retarde la division de l'Abadie. Le 26 août, l'officier chargé de guider la 3e division du 12e corps quitte la colonne. La division s'égare dans les ténèbres ; une seule de ses brigades arrive au camp à 11 heures du soir ; l'autre campe à gauche et à droite de la route, où elle peut trouver de la place.

Il est probable que la suite de la publication de la *Revue d'histoire* permettra de multiplier les exemples de ce genre.

L'instruction des cadres subalternes et même des cadres plus haut placés laisse beaucoup à désirer, si l'on en juge par les instructions des généraux. Un ordre du maréchal de Mac-Mahon déjà cité, daté du camp de Châlons, 20 août, est caractéristique.

Le ministre de la guerre se plaint avec raison que les corps d'armée ne se gardent pas et qu'il n'y a pas de reconnaissances sérieusement organisées... Cette absence de vigilance permet à des partis isolés et sans importance de couper les chemins de fer et les lignes télégraphiques. Des opérations de cette nature ont été exécutées avec hardiesse et bonheur dans plusieurs endroits par quelques cavaliers qu'il eut été facile de chasser à coups de fusil si l'on

s'était gardé. Le maréchal commandant en chef l'armée de Châlons recommande de se garder et de s'éclairer avec plus de soin à l'avenir. Il invite les commandants de corps d'armée à pousser au loin et dans toutes les directions des reconnaissances de cavalerie qui peuvent les renseigner sur la position et les mouvements de l'ennemi.

L'ordre de mouvement du 1er corps, le 22 août, rappelle « que tout le monde devra concourir à faire serrer les rangs pour la marche comme pour le combat, empêcher qu'on ne s'écarte des colonnes. » L'ordre de marche du 5e corps, le 23 août, est obligé de dire que « pendant la grand'halte, les voitures devront être garées, de manière à laisser la route complètement libre ». Le 25 août, le général Forgeot se plaint qu'une fois à leur campement, les différentes fractions de l'artillerie qui relèvent du quartier-général ne se mettent pas en communication avec celui-ci. Dans ses instructions, datées du camp de Châlons, le 20 août, le commandant du 12e corps d'armée juge utile de donner à ses officiers un cours complet des notions élémentaires du service en campagne :

Partout on s'attachera à laisser les hommes prendre le café, manger la soupe, se reposer, etc., jusqu'à ce que le moment vienne de battre l'assemblée pour la mise en marche de leur régiment.

...Dans les marches, quand les côtés de la route permettront de marcher librement, les colonnes d'infanterie laisseront la route ouverte de façon à faciliter la marche des voitures.

...Toutes les fois qu'une colonne changera de direction, les officiers généraux auront soin de laisser sur le point de bifurcation un officier ou sous-officier de cavalerie qui indiquera la route.

...Une fois l'extinction des feux sonnée, le plus grand silence règnera dans tous les bivouacs, afin que les hommes puissent se reposer.

...Pendant le combat, les officiers généraux devront se tenir en communication avec le général commandant le corps d'armée, de manière à ce que celui-ci sache toujours ce qui se passe sur la ligne...

Pour qu'à la veille du contact avec l'ennemi on soit obligé de rappeler des prescriptions aussi élémentaires, il faut qu'à tous les échelons du commandement règne un état alarmant d'insuffisante préparation. Mais on ne saurait s'en étonner outre mesure quand on examine les ordres du haut commandement. Il en ressort que ce que l'on s'appliquait à développer le moins chez les chefs, c'est ce dont ils ont le plus besoin, l'esprit d'initiative. Quant le caporalisme et le formalisme règnent dans les grades supérieurs, comment la clarté du jugement pour l'appréciation d'une situation tactique et le sentiment de la responsa-

bilité se développeraient-ils chez les chefs en sous-ordre ? Tout est combiné pour tuer la réflexion. Les instructions du général Lebrun en témoignent :

...Dans l'ordre de marche, deux batteries, dont une de mitrailleuses, quand il y en aura, marcheront toujours derrière le bataillon, tête de colonne.

MM. les généraux de division sont invités à exiger que les généraux sous leurs ordres président toujours eux-mêmes à l'installation des troupes au bivouac, et ne mettent jamais pied à terre qu'après avoir placé eux-mêmes les grand'gardes et les petits postes et pris toutes les dispositions pour la sécurité du bivouac.

...MM. les généraux et chefs de corps devront tenir la main à ce qu'en arrivant au bivouac les hommes n'aillent jamais isolément, soit à l'eau, soit au bois... On organisera toujours des corvées régulières...

...Sur le champ de bataille, l'infanterie de corps d'armée sera, à moins de circonstances qui obligeraient de faire autrement et que le commandement indiquerait, disposée sur trois lignes, chaque division présentant deux lignes à distance moyenne de 400 mètres par brigades accolées, afin que chaque général de brigade ait la moitié de son monde en première ligne et la moitié en deuxième.

Les 1re et 3e divisions formeront les deux premières lignes ; la 2e division et les trois régiments du 6e corps formeront la réserve en troisième ligne.

Les deux premières lignes seront généralement disposées en ordre déployé ; cependant, dans la deuxième ligne, les troupes pourront être formées en colonnes à distances entières...

Autres prescriptions concernant le service de sûreté :

Dans l'ordre de bataille du corps d'armée, chaque régiment en première ligne assurera son service de sûreté par trois grand'gardes composées chacune d'une compagnie. On multipliera les petits postes avancés. Les sentinelles placées en avant des petits postes, devront être disposées à petite distance l'une de l'autre, 100 à 150 mètres au plus. On n'oubliera pas de les doubler pendant la nuit.

Dans chaque régiment de première ligne, dès la tombée du jour, les patrouilles se succéderont, sans interruption, de la droite à la gauche et de la gauche à la droite des petits postes avancés des grand'gardes...

Les généraux de brigade placeront les grand'gardes avec le concours des lieutenants-colonels. Il les visiteront fréquemment ainsi que les petits postes avancés.

Le général Lebrun n'est pas seul à agir de cette façon-là ; son cas n'est pas isolé ; c'était un système. Voyez, par exemple, l'ordre de mouvement du 5e corps à Rethel, le 25 août au matin :

Aussitôt l'ordre reçu, on placera des gardes à l'entrée de la ville pour que les hommes ne puissent y pénétrer isolément avant le départ. Ces gardes... seront composées chacune d'une section commandée par un officier.

Ordre du 7e corps, à Vouziers, 25 août. *Dispositions pour camper.*

...Les intervalles entre les bataillons seront déterminés chaque fois et suivant les convenances de la position occupée, par les généraux de division.

...Toute troupe arrivée sur la position de bivouac devra, après s'être alignée, former les faisceaux, mettre de suite les sacs à terre et dresser les tentes.

Qu'on relise les ordres donnés par les généraux français pendant le cours de la guerre ; on constatera que les supérieurs prennent constamment les décisions qu'ils devraient laisser à l'initiative de leurs subordonnés ; les commandants de corps formulent les ordres qui appartiennent au divisionnaire, les divisionnaires ceux des commandants de brigades et de régiments, et ainsi de suite jusqu'aux sous-lieutenants. Aussi ne voit-on plus nulle part aucun effort de réflexion ; tout le monde attend une impulsion du dehors. Quant au commandement supérieur, s'oubliant dans les détails, il est logiquement, fatalement condamné à perdre de vue l'ensemble, c'est-à-dire à négliger sa mission essentielle [1].

Les mêmes causes ont produit pendant toute la campagne les mêmes effets : au début, sur la frontière, du 4 au 6 août ; dix jours plus tard, du 14 au 18, à Metz ; le 30 août enfin et le 1er septembre, à Beaumont et à Sedan.

[1] L'incapacité du commandement français frappe tous ceux qui étudient d'un peu près les opérations de 1870. Considérable est le nombre des publications qui, directement ou indirectement, ont abordé cette question. Parmi les plus récentes, en France, il convient de citer, outre les articles de la *Revue d'Histoire* qui, revus et tirés à part, forment la belle collection de l'Etat-major français sur la *Guerre 1870-1871*, une étude des plus intéressantes commencée dans le *Journal des sciences militaires* par le colonel A. Grouard : *Critique stratégique de la guerre franco-allemande.* A citer aussi les travaux d'un des écrivains militaires contemporains les plus lus en France, le général Bonnal, entre autres : *Le haut commandement français au début de chacune des guerres de 1859 et de 1870, Frœschwiller* et la *Manœuvre de St-Privat* dont on annonce le deuxième tome (R. Chapelot et Cie, éditeurs, Paris).

Pour en revenir à Sedan, le fragment suivant d'une lettre inédite du général Bonnal à M. Duquet nous paraît intéressant à reproduire, M. Duquet ayant bien voulu nous y autoriser :

« Je ne partage pas, vous le savez, votre croyance à la possibilité, pour l'armée française, de vaincre à Sedan. Mon opinion est basée sur l'incapacité du commandement français, à tous les degrés. Rien n'eut été impossible à un Bonaparte servi par des sous-ordres sachant la guerre, mais il n'y en avait pas à l'armée du Rhin (et de Châlons) et il ne pouvait y en avoir. On récolte ce que l'on a semé. »

M. Duquet en conclut qu'avec de vrais généraux, la victoire était possible à Sedan. Nous croyons plutôt que de vrais généraux n'auraient pas conduit l'armée de Châlons à Sedan.

Comme les Russes en Extrême-Orient, les Français avaient depuis longtemps préparés leurs désastres. La guerre est la sanction de la paix. Des écrivains de talent, tel M. Duquet, s'ingénieront à prouver la victoire possible à Sedan. Peine perdue. Quand éclatèrent devant Wissembourg les premiers coups de feu, l'heure de Sedan avait sonné.

F. Feyler, lieut.-colonel.